

Susse et ses hommes, faisant office de réserve et de poste de retraite, serviraient au besoin de colonne d'attaque.

Ces dispositions une fois réglées, il fut convenu que l'on s'armerait de solides bâtons empruntés aux arbres du voisinage.

Susse avait une foi inébranlable en son fétiche blanc.

Les deux troupes s'engagèrent chacune dans la direction convenue.

## LV

### LE GÉNÉRAL SUSSE

Paul Tcherkoff, Toula, Ikilo et le peloton de négriers avaient, ainsi que nous l'avons dit, pris possession autour du village ruiné où la veille encore commandait Louma.

Toula, son successeur, comptait ses hommes, peu nombreux à la vérité, mais pleins de cet enthousiasme que donne la victoire. Se sentant protégé par l'« esprit blanc », il envisageait sans inquiétude les combats qu'il aurait à soutenir contre ses ennemis. Il se sentait fort de la force occulte qu'il reconnaissait à son protecteur.

Des nègres, qui avaient vu l'Européen aux prises avec les négriers, affirmaient qu'il mangeait les balles et les sabres des assaillants; d'autres rapportaient l'avoir vu planer dans l'air; d'autres renchérrissaient encore sur ces récits merveilleux.

Henri arrivait au refuge. Il s'élança avec un vague espoir vers son inscription et lut ces deux mots tracés par Paul : « J'irai ».

— Il est venu ! s'écria-t-il. Il est déjà parti. Et je ne l'ai point rencontré. A-t-il pris la bonne direction ? Oh, je perds ici un temps précieux ! Cher Paul, chère Catherine, vous me rappelez : votre appel ne sera pas vain !

Il rejoignit ses hommes en toute hâte.

— Personne, dit-il en considérant les ruines et la plaine. Il est parti. Calao et sa bande sont en fuite.

Soudain des hurlements partirent du bois voisin : c'étaient des cris de guerre.

— Susse ! exclama Henri ; volons à son secours !

Les dix noirs se précipitèrent à sa suite.

En effet, le roi Toula et ses noirs se disposaient à attaquer les hommes que commandait Susse.

— L'esprit blanc a parlé, criait Toula plein d'ardeur belliqueuse.

— Ce sont des négriers, cria tout à coup un des brigadiers du roi. Voyez, voyez là-bas cet homme coiffé d'un chapeau !

— A mort le négrier ! à mort les mangeurs de nègres ! à mort !

L'homme au chapeau avançait sans trouble, le sourire aux lèvres. C'était le bon Susse. Il eut un mouvement sublime.

— Les malheureux ! fit-il en haussant ses larges épaules, ils osent s'attaquer à moi, le serviteur, l'ami des fétiches !

Sa large bouche gardait son large sourire.

Il fit arrêter ses soldats, les mit en embuscade dans le bois et leur enjoignit de ne marcher que lorsqu'il en donnerait l'ordre.

— Les assaillants seront fatigués, hors d'haleine, lorsqu'ils arriveront, se dit-il ; nous ne leur donnerons pas le temps de se reconnaître ; mais je ne veux pas abuser de ma force, il faut avoir de l'indulgence pour ces malheureux qui ne savent ce qu'ils font.

Toula n'était plus qu'à cent pas de Susse. Il lança une fois de plus son cri de guerre :

— Frère de l'esprit blanc ! victoire !

— Aija ! s'écria Susse ; esprit blanc ! quoi toi dire là ? acheva-t-il en français.

Les nègres de Toula arrivaient comme des panthères.

Beaucoup d'entre eux répétaient une partie du long cri de guerre de leur nouveau monarque.

Susse ne comprenait rien à ce qui se passait autour de lui et demeurait interdit.

— Quoi vouloir dire ? se demanda-t-il en français et à haute voix. Mais il était trop tard, il lui fallait se défendre.

— L'esprit blanc est mon maître, victoire ! Tue, tue les négriers cria-t-il.

Ses hommes sortirent ensemble du taillis. Ils étaient deux fois plus nombreux que ceux de Toula, qui, néanmoins, gardait son exaltation et sa confiance.

— L'esprit blanc a parlé. Victoire à moi.

— L'esprit blanc veut l'union et la concorde entre les noirs ; il ne désire que la punition des méchants, dit soudain une voix puissante qui dominait le tumulte. Cette voix et cette apparition imprévues produisirent un effet saisissant sur les divers groupes.

Les nègres esclaves reconnurent Henri. Toula et ses nouveaux sujets étaient stupéfaits.

Henri, grâce à sa monture, avait devancé les hommes qu'il conduisait au secours de Susse. Il était arrivé comme un éclair sur le terrain où la bataille allait s'engager; il avait entendu et compris les cris de guerre. Les mots « Esprit blanc » l'avaient frappé. Il pensa à Criquet, à son idée d'association des sorciers, et résolut immédiatement de s'assurer s'il avait affaire à des amis ou à des ennemis.

Susse, qui avait reconnu son maître, avait aussitôt dit de manière à être entendu :

— Voilà le maître des blancs fétiches, celui qui lui désobéit est changé en fumée de marais.

Les nègres affranchis poussèrent de joyeuses exclamations.

Toula et ses hommes étaient terrifiés.

Au même moment les nègres d'Henri arrivaient à leur tour en criant :

— A mort les négriers, à mort les voleurs de femme blanche, à mort les bêtes féroces!

— Silence, enfants! commanda leur libérateur. Paix aux nègres frères. Qui de vous est l'ami de Boukra?

— A mort Boukra! hurlaient les noirs d'une voix unanime.

— Celui-là était dans les rangs de Boukra, fit Toula en montrant Susse.

— Moi? exclama ce dernier.

— Oui, je t'en reconnais à ton chapeau, voleur de nègres!

— Aija! ce chapeau, j'ai coupé une tête pour le conquérir.

— Cet homme est notre bienfaiteur, crièrent les esclaves délivrés.

— Susse est mon dévoué serviteur, mon compagnon, mon ami. C'est un brave et loyal guerrier, je vous le donne pour modèle, respectez-le.

— Aija, monsieur Henri, moi mourir pour votre plaisir! dit Susse le cœur gonflé.

— Ce courageux serviteur, qui porte ce chapeau en souvenir de sa victoire, a risqué sa vie pour vous débarrasser de vos ennemis; vous voudriez lui faire du mal?

— Non! non!

— Lui, qui vient de sauver quatre cents de vos frères, vous cherchez, pour sa récompense, à le faire tomber sous vos coups?

— Aija! eux tuer moi! oh!

Toula, qui se voyait entouré par des forces deux fois supérieures aux siennes, ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. C'était pour lui une issue inespérée et son honneur demeurait sauf.

— Blanc, dit-il, l'esprit blanc m'a parlé et m'a promis la victoire. J'ai tué les derniers négriers.

— L'esprit blanc qui t'a parlé ne porte-t-il pas une épaisse barbe noire? N'est-il pas habillé comme moi?

— Si; ce doit être ton frère, tu lui ressembles.

— Paul! s'écria Henri, qui se fit raconter les circonstances auxquelles était due l'union de son ami et des nègres, et les faits qui la suivirent.

Toula en fit un récit détaillé et n'omit rien de ce qui pouvait intéresser l'Européen.

— Rentrons au village et fêtons votre liberté et votre salut par des chants et des danses, dit Henri qui n'eut pas de peine à entraîner les noirs qu'unissait la même haine pour Boukra: cette haine était le trait d'union de leur concorde et de leur puissance.

Paul, de son poste d'observation, suivait les scènes diverses qui se déroulaient aux abords du village.

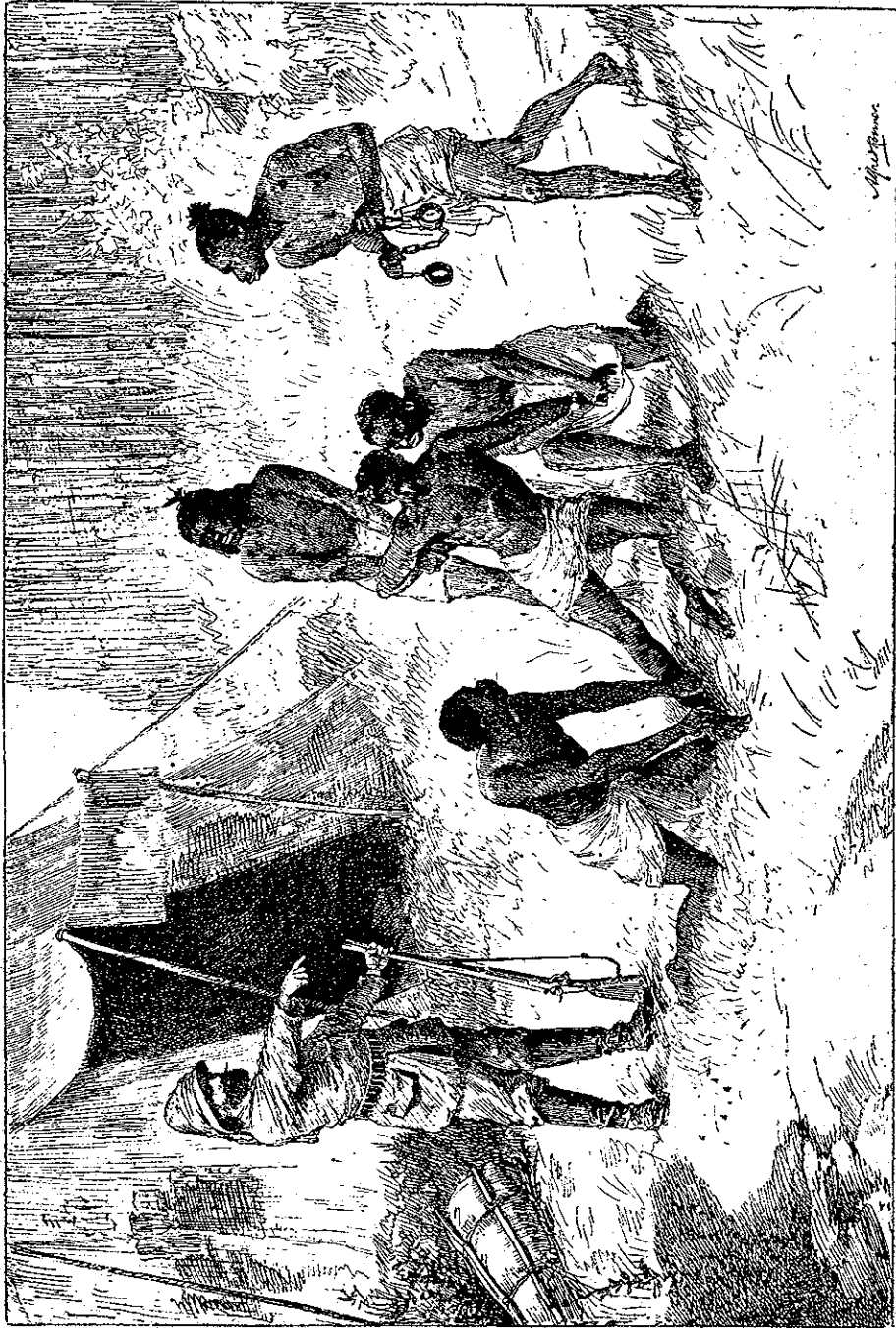
Il remarqua d'abord un blanc qui galopait vers le bois où était Toula avec les siens. Peu d'instant après, il vit des nègres à la poursuite du blanc. Les noirs avaient une attitude menaçante; l'Européen fuyait donc? Pour lui ce ne pouvait être qu'un négrier, car ses amis étaient partis, ils lui avaient donné rendez-vous au nord. Il vit ensuite les noirs sortir du bois, leur attitude respirait la joie. Deux hommes montés sur des chameaux étaient au milieu d'eux, deux négriers prisonniers sans doute.

Néanmoins les incertitudes se succédaient dans son esprit, lorsqu'il aperçut le peloton de négriers monter précipitamment sur les chameaux et fuir ventre à terre.

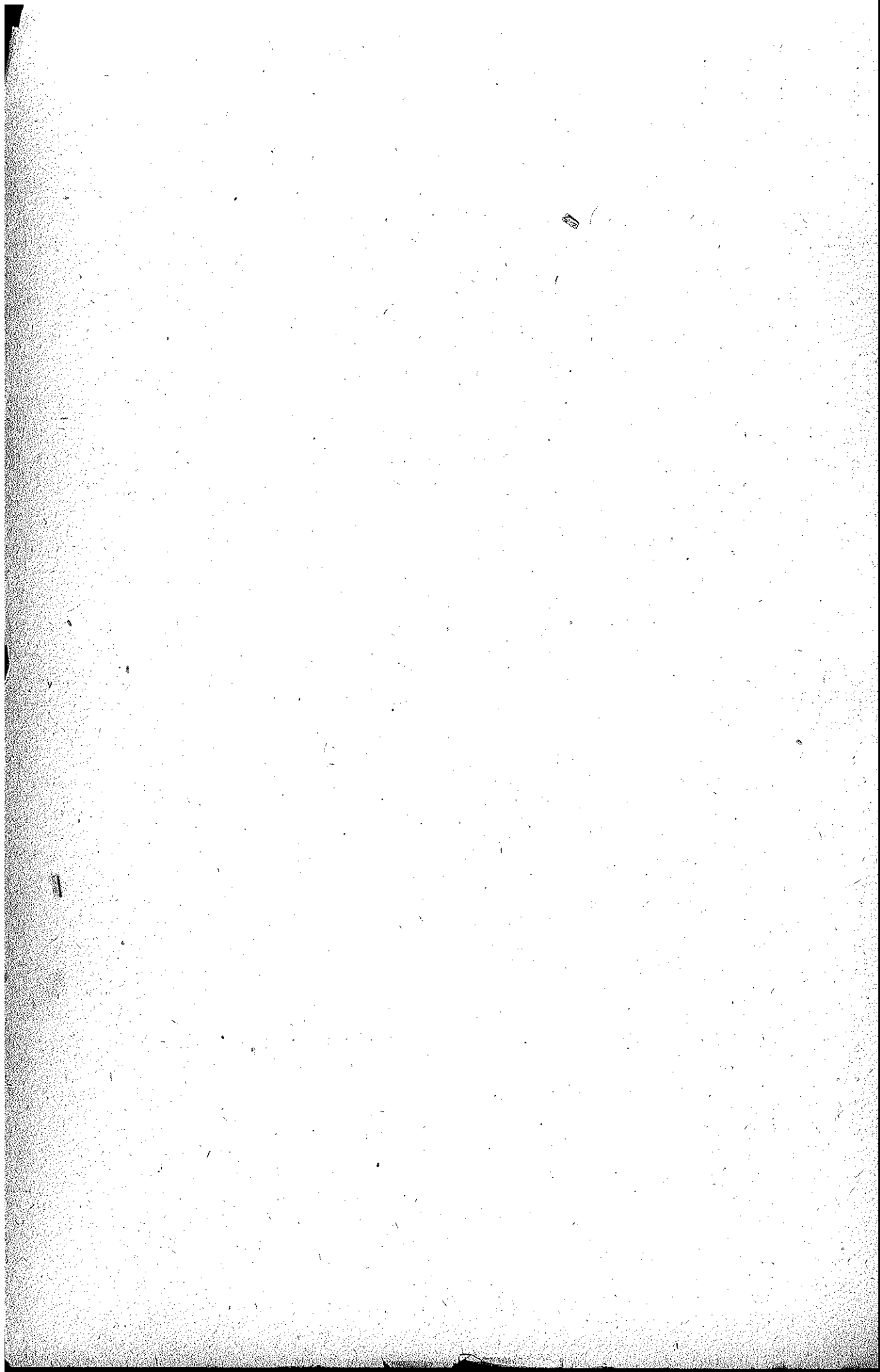
Ils étaient bien convaincus de la victoire des gens du village.

Paul ne pouvait plus douter, il murmurait:

— Il va se passer des scènes que je ne pourrai ni suivre ni empêcher. Ces deux malheureux vont être indubitablement massacrés; si je rejoins Toula, j'aurai un déplorable spectacle sous les yeux et je m'attarderai inutilement. Ma sœur blessée m'appelle avec instance, mes compagnons sont dans l'inquiétude. Le chemin vers le nord est large, la piste de mes amis ne sera pas facile à découvrir; je puis commettre quelque erreur et suivre une de celles que les négriers fuyards ont laissées. Toutes ces recherches me demanderont du temps, je ne dois pas le gaspiller en pure perte. J'ai des armes et des bagages qui m'embarrassent. Je vais immédiatement faire un choix. Ils ont des



MILO FUT GAROTTÉ, (P. 399)



chameaux, grâce probablement à l'ingénieuse industrie de Criquet. Je puis donc emporter cette tente de campagne, ce sera pour ma sœur. Plus d'hésitation, il faut agir. Je ne dois pas oublier que mes blessures m'ont affaibli et que la marche me devient de plus en plus pénible, même douloureuse.

Son choix d'objets achevé, il demanda à ses hommes si quelques-uns d'entre eux consentaient à lui servir de guides et de porteurs.

Tous acceptèrent.

Ikilo fut l'un des premiers et des plus empressés. Tout en se défiant de lui, Paul ne crut pas devoir décliner ses offres.

— Le renvoyer au village, se dit-il, serait une marque de défiance et de timidité. Il entraînera avec lui la majeure partie de ses hommes, et leur départ diminuera d'autant mes moyens de défense éventuels. Si Ikilo est animé de mauvaises intentions à mon égard, son maintien près de moi ou son éloignement ne modifiera pas ses dispositions. Si je le renvoie, il me suivra, m'épiera, me surprendra peut-être. Si au contraire je le tiens à mes côtés, je le surveillerai; mes fidèles me rapporteront ses moindres actes ou paroles. Décidément je ne dois pas le perdre de vue, il me suivra jusqu'à nouvel ordre. Nous verrons plus tard à modifier, s'il y a lieu, cette détermination.

Il regarda une dernière fois le village; il y vit la fête triomphale. Il n'hésita plus.

— Le supplice commence, dit-il, je m'éloigne.

Paul marchait avec effort. Son porteur lui offrit de nouveau ses bons offices. Ils furent acceptés.

La nuit arrivait rapidement.

Henri s'inquiétait de l'absence prolongée de celui qu'il croyait à chaque instant voir arriver.

Enfin, n'y tenant plus, il pria Toula de le faire conduire au point où son ami devait avoir attendu. Il y arriva.

— Parti, fit-il. Il est parti! Qu'est-ce que cela veut dire?

Il se mit à réfléchir longuement.

— Il est allé vers le nord, voilà son chemin, dit-il enfin. Je n'ai plus rien à faire ici, je n'ai qu'à suivre. Mais il se fait tard, mon chameau est fatigué, à bout de forces. Je risque de m'égarer et de mettre ma monture hors de service. Je différerai jusqu'à demain, sauf à réparer ce retard inévitable.

Il était revenu vers le village.

Paul et ses hommes avançaient rapidement, il ne voulait pas perdre

une minute. Il avait imaginé un moyen certain de retrouver la piste qu'il devait suivre. Ce moyen lui ferait perdre du temps, mais c'était le plus sûr et le plus pratique.

Il marcha donc pendant une grande partie de la nuit, aux clairs rayons de la lune. Dès que celle-ci eut commencé à disparaître, il s'arrêta, et, profitant de ses dernières lueurs, il choisit pour le campement une vaste plaine. Ses hommes s'y étendirent à leur gré et assez à l'écart pour ne pas troubler le sommeil du bon fétiche.

Tout était calme. Les noirs fatigués s'étaient endormis d'un profond sommeil.

Paul, qui ressentait des frissons fébriles, attendait en vain un sommeil réparateur.

Il se sentait seul au milieu de nègres barbares chez qui les impressions et les déterminations sont aussi mobiles que chez les enfants. Il avait l'oreille au guet tout en étant couché sur le gazon. Depuis un instant il lui semblait percevoir un léger bruit parmi les hautes herbes. Il cherchait à en déterminer la nature. Provenait-il de la marche d'un fauve ? était-ce le vent qui courbait les graminées. Ce bruit, quoique faible, était continu, puis il devint plus intense et sembla moins éloigné.

Paul écoutait toujours. La vague clarté d'un ciel couvert ne lui permettait pas de distinguer nettement les objets.

Il fit un mouvement. Le bruit se produisait maintenant à quelques pas de lui.

Plus de doute néanmoins, un homme arrivait en rampant parmi les herbages.

Paul voulut se lever, il n'en eut pas le temps : deux mains lui serraient la gorge.

Le danger réveilla son courage ; l'instinct de la conservation doubla ses forces, il fit un effort, abattit ses mains sur les épaules de son assaillant, le secoua vigoureusement, le fit ployer, le terrassa.

Le nègre ne poussa pas le plus faible cri. La surprise, la terreur, s'étaient emparées de lui. Il avait cru surprendre le blanc, et le blanc était sur ses gardes.

Paul se taisait. Les lèvres pâles, tremblant de colère, il serrait à son tour le cou du lâche, il l'étranglait sans proférer une parole.

Un cri pouvait faire venir à lui ses serviteurs dévoués, mais ce cri pouvait aussi devenir un signal pour les complices du traître.

Il avait deviné à qui il avait affaire. Il reconnaissait vaguement les traits d'Ikilo.



Ce dernier râlait : son vainqueur cessa de l'étreindre.

Ikilo, car c'était lui, tomba à terre comme une masse.

Tuer dans un combat à armes égales un ennemi qui se bat loyalement, c'est la guerre ; mais la nuit, silencieusement, sans témoin, étrangler un homme qui ne se défend pas et qui tremble, ce serait un assassinat, pensait Paul en lâchant avec dégoût son vil adversaire.

La pitié succédait à la colère, à l'indignation.

— J'attendrai que le jour paraisse, dit-il, pour prendre une détermination touchant ce misérable. Je serai plus calme, la colère est mauvaise conseillère.

Il arma sa carabine, en tourna le canon vers son ignoble adversaire, s'assit en face de lui et continua de veiller.

A l'aube, les noirs étaient sur pied.

Leur surprise fut grande en apercevant Ikilo gardé par le blanc.

Paul ordonna à deux de ses hommes les plus dévoués de lier les bras du perfide, puis on reprit la marche.

Ikilo était réduit à l'impuissance.

Après une heure de chemin, Paul réunit ses hommes autour de lui et leur dit :

— Enfants, un insensé a voulu m'assassiner pendant la nuit. Je ne l'ai pas puni immédiatement de sa tentative scélérate parce que j'ai besoin de lui. Les méchants servent parfois à sauver les bons. Cet homme a voulu donner la mort ; en revanche je veux qu'il contribue à nous conserver la vie. C'est cruel pour lui, ce sera son unique châtiment. Certains d'entre vous que je connais, je lis les pensées dans les regards, ont eu aussi de mauvaises intentions. Ils croyaient aux paroles d'Ikilo qui les égarait, car écouter celui qui est le plus faible et s'engager avec lui dans une lutte contre le plus fort, c'est faire un acte de véritable folie. Ikilo veut se débarrasser de moi pour aller ensuite renverser Toula, son souverain : autant vaudrait combattre les astres. Mais l'esprit blanc dessille les yeux des faibles. Ils verront plus juste, ils jugeront avec plus de sagesse ; ils diront qu'il vaut mieux être bon que méchant, parce que le bien a sa récompense et que le mal a son châtiment.

« Nous allons nous séparer ici pour une journée. Une partie de la troupe prendra le chemin que j'indique avec mon bras gauche et ira droit devant elle. A une centaine de pas d'ici, l'un de vous examinera attentivement le sol pour y découvrir la trace de sept chameaux allant de pair. Lorsque ces hommes auront marché jusqu'à ce que le soleil

soit aux trois quarts de sa course, ils reviendront vers la route que désigne ma main droite et dans laquelle va s'engager une autre colonne.

« Je vous le répète : que ceux qui gardent au fond du cœur de néchantes pensées retournent à Louala ; que ceux qui ont ajouté foi d'abord aux paroles d'Ikilo se réunissent et prennent le chemin que je viens de tracer ; que les autres se disposent à me suivre. »

Les fidèles se groupèrent rapidement. Quelques hésitations s'étant manifestées dans l'autre parti, Paul reprit la parole en ces termes :

— Traître est celui qui cache ses pensées ! J'en vois parmi vous qui manquent de franchise et qui veulent paraître dévoués lorsqu'ils ne le sont pas. Ils mentent pour me tromper. Ils me trompent pour me trahir à l'occasion. Ils méritent la mort.

Cette menace eut un résultat immédiat. Les deux partis furent nettement divisés.

Quelques instants après, les deux sections prenaient un chemin diamétralement opposé. Ikilo, garrotté, suivait celle qui l'éloignait de ses hommes, qui avaient choisi un autre chef.

Dès que notre ami eut perdu de vue la section sur la fidélité de laquelle il croyait ne pas pouvoir compter, il fit dévier la sienne et la conduisit rapidement vers le nord jusqu'à ce qu'elle rencontra une rivière. Il fit entrer ses hommes dans l'eau, les y fit marcher pendant environ deux heures, les en fit sortir de temps à autre pour tracer des tronçons de fausses pistes, puis brusquement les fit prendre la route de l'est. Il se croyait certain d'avoir dépisté ceux dont il voulait se débarrasser. Il commanda la halte, fit dresser sa tente et se disposa au repos.

Ikilo avait été attaché à un arbre voisin.

Il semblait si soumis, si confus, si repentant, que son vainqueur en eut pitié. Il le fit détacher. D'ailleurs que pouvait le traître, sans armes et continuellement surveillé ?

Vingt minutes plus tard il était ramené devant le maître pour être puni. Il avait volé le fusil du brigadier et s'était enfui. Paul débailait un paquet que ses hommes avaient emporté dans la conviction qu'il contenait des armes.

Ce n'étaient que des instruments de fer hors d'usage, marchandises de négriers, vieux fusils cloués, sabres de fer-blanc, piques de fonte et des chaînes. Une de ces dernières attira l'attention de l'homme de cœur, c'était une garrotte, des fers. Il les empoigna avec dégoût et les lança au loin. Puis, s'étant armé, il sortit pour explorer

les abords de son camp. C'est à ce moment qu'Ikilo fut conduit devant la tente.

— Maître et fétiche puissant, cet homme est mauvais dans tout son corps. Il a volé le fusil de notre chef Nmolo, puis il s'est enfui, punis-le suivant ta justice et ta sagesse, disait l'un des fidèles.

— Aux fers ! aux fers ! répondit Paul laconiquement.

Un des nègres avait ramassé les fers qu'il croyait égarés ; il les rapportait comme s'ils eussent été une curiosité.

Ikilo fut garrotté.

Ce noir méritait la mort. Paul se l'avouait intérieurement, mais sa nature généreuse et noble se révoltait à l'idée de faire tomber une tête. Il cherchait un genre de supplice qui n'eût avili ni lui, ni ceux qui l'entouraient ; mais son esprit, affaibli par la perte de sang, les émotions et la fatigue, n'avait plus l'énergie nécessaire pour suivre une délibération importante. Il resta pendant plusieurs minutes sans parvenir à rassembler une idée. Il se sentait près de perdre connaissance. Il éprouvait un malaise général ; ses membres étaient brisés et douloureux. Il frissonna de la tête aux pieds. C'était un premier accès de fièvre. Il s'assit sur le sol pour ne pas tomber.

— La fièvre ! murmura-t-il, la fièvre ! Je ne pourrai jamais rejoindre ma sœur, mon frère, mes bons compagnons...

Une heure après, le délire s'emparait de lui.

## LVI

### CE QUE PEUT FAIRE UN NÉGRIER

Le soleil se levait radieux. Henri aidait Susse à harnacher les chameaux ; Toula venait en personne pour guider le bienfaisant fétiche qui désirait rejoindre son frère. Les nègres, esclaves la veille, dansaient autour de leurs libérateurs.

Tous souriaient à l'avenir, lorsque tout à coup ils se turent pour écouter. L'écho des bois repercutait une détonation, celle d'une arme à feu.

— Qu'est cela ? s'écria Henri ; mon frère serait-il en danger ?

Il jeta un regard inquiet sur les environs ; il ne vit rien, il n'entendit rien.